

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La quête de la pensée, la pensée de la quête
Le Traversier, nouvelles d'Esther Rochon, Montréal, Éditions de la Pleine Lune, 1986, 188 p.

Michel Lord

Numéro 46, été 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39314ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1987). Compte rendu de [La quête de la pensée, la pensée de la quête / *Le Traversier*, nouvelles d'Esther Rochon, Montréal, Éditions de la Pleine Lune, 1986, 188 p.] *Lettres québécoises*, (46), 28–29.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



par Michel Lord

LA QUÊTE DE LA PENSÉE LA PENSÉE DE LA QUÊTE

Le Traversier, nouvelles d'Esther Rochon, Montréal, Éditions de la Pleine Lune, 1986, 188 p.

Les romans¹ d'Esther Rochon offrent quelque chose d'apparemment limpide en regard de ce que l'on trouve dans *le Traversier*, son premier recueil de nouvelles. Peut-être qu'en raison de l'attardement de l'écriture sur une foule de détails qui permettent au lecteur de reconstituer lentement la fresque spatio-temporelle sur laquelle se détache un ensemble de personnages, le roman apparaît-il comme une forme plus propice à la représentation science-fictionnelle? À la réflexion, ce point de vue est discutable, puisqu'il ne s'agit jamais de tout dire, même dans un roman, si fleuve soit-il, mais de choisir des éléments et de les organiser comme discours narratif dans une forme longue ou brève. Si le roman prend son temps, s'étend, comme le suggère André Belleau, la nouvelle peut aussi parfois prendre ses aises, relativement parlant. Mais, dans le fond, le placotage est toujours possible. Une seule phrase est parfois de trop.

Ce n'est certes pas l'impression que l'on éprouve à la lecture du recueil de nouvelles de science-fiction, *le Traversier*, d'Esther Rochon. Au contraire, chaque phrase, qui plonge le plus souvent au cœur de la pensée d'un personnage, possède sa raison d'être dans le récit, ce qui n'empêche pas, loin de là, l'errance du sujet dans ses propres méandres intérieurs ou dans des labyrinthes spatio-temporels qui forment comme des échos palpables au discours de pensée. L'esthétique narrative cultivée par Esther Rochon consiste à peu de

chose, malgré tout essentiel: la simplicité de la phrase jumelée à la profondeur de la réflexion sur la «réalité», c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, sur une réalité autre, exploratoire, spéculative, bref SF. Son discours, celui de ses personnages devrais-je dire, spéculé à partir de thèmes récurrents et relativement banals (le voyage intérieur/extérieur dans des mondes labyrinthiques séparés/liés par des sas où cent planètes sont habitées, des rencontres amoureuses/douloureuses, une recherche constante de ce que les personnages appellent «le centre», qui est en fait le sens ultime de la vie de tout être, et qui se trouve si près de soi qu'il est en soi...)

De par ses préoccupations bouddhistes (voir «Interview», *Lettres québécoises*, n° 40, hiver 1985-1986), Rochon transpose certaines idées philosophiques dans ses récits. Cela donne parfois un ton un peu aride à certaines nouvelles, qu'il faut relire pour en découvrir toute la finesse et même la sensualité affichée et comme affleurée. À ce titre, les figures dialectiques récurrentes (la mort/la vie, l'ici/l'ailleurs, le moi/l'autre, l'amour/la douleur, toutes choses que l'on retrouvait de manière patente et exacerbée dans *Coquillage*) révèlent une tournure d'esprit très particulière.

Des neuf nouvelles du *Traversier*, qui ont d'abord toutes paru sous différentes versions dans des revues canadiennes, québécoises ou françaises entre 1975 et 1986, certaines sont évidemment mieux réussies ou plus fortes que d'autres. Il est surtout fascinant d'y trouver sous la variété une étonnante constance, depuis les premières oeuvres narratives, dans la

thématique, l'écriture et la représentation spatiale.

De l'écriture, disons qu'elle demeure toujours relativement simple, mais qu'elle cherche à traduire une certaine douleur matinée de joie (ou vice versa) d'être au monde, à rendre le caractère dialectique de la pensée car, formellement, les récits de Rochon sont presque toujours fabriqués de discours issus du point de vue restreint, conflictuel et torturé d'un ou de plusieurs personnages. Autrement dit, l'écriture, simple dans le détail du phrasé, se fait graduellement discours de pensée, de pensées torturées, tortueuses, labyrinthiques. En raison de ses préoccupations philosophiques, la position discursive adoptée par Rochon n'est pas naïve. Elle met en lumière, de par cette esthétique de la réflexion et de la spéculation sur le mode de la distanciation dialectique, une vision du monde essentiellement basée sur l'idée que tout n'est qu'opinion, écart entre les opinions, que le réel est aussi illusion que l'illusion est réalité. Le monde prend forme chez Rochon dans le regard que les uns et les autres portent sur lui et dans l'écriture qui lui donne forme... narrative.

Quant à la thématique, elle est intimement liée au processus de l'écriture elle-même et aussi à celui de la représentation de l'espace, intérieur autant qu'extérieur. Le discours est toujours une formalisation de la quête de soi ou de l'Autre, qu'il soit extra-terrestre ou semblable à soi (de toute manière, tous les personnages sont extra-terrestres dans l'univers «rochonien»: ils vivent sur des «terres» nommées Tracline, Terre-Initz et Terre-Ouillia (mondes en guerre),



Photo: Athé

Esther Rochon

Vuln «comme dans vulnérable» (p. 49); ils voyagent entre «six cents mondes» (p. 73) en traversier, dans un train qui parcourt comme par enchantement une forêt de vitrail, un labyrinthe, un centre, «ce lieu magique» (p. 81).

Je confonds tout à dessein pour montrer que la variété néo-lexicale (néologique!) existe dans *le Traversier*, mais qu'elle sous-tend une problématique commune qui a à faire avec le thème du lien et son contraire, la rupture. Chaque récit présente des facettes de «l'homme», tantôt aveugle (réellement et symboliquement, qui quête la vie, la mort, l'amour, le sens à tâtons), tantôt bon, tantôt bête, autrement dit l'humanité transposée dans un autre monde, mais tellement semblable dans ses actions et le fonctionnement de ses pensées à celui dans lequel nous vivons.

La continuité de l'oeuvre de Rochon se remarque également dans la récurrence d'un élément essentiel: l'eau. Le texte de 1975 inclus dans le recueil, «l'Étoile de mer» (qui se ressent d'une

certaine influence de H. P. Lovecraft par la modélisation de l'horreur venue de — ici retournée à — la mer) est une nouvelle post-catastrophique où un homme ayant subi des mutations génétiques après une guerre atomique, se transforme en étoile de mer (dans le roman *Coquillage*, un monstre vaguement lovecraftien surgit de la mer ou de l'espace sidéral pour venir faire découvrir des sensations insoupçonnées à des hommes). La nouvelle «Au fond des yeux» présente également des êtres venus d'ailleurs, mais capturés par les «hommes» de la ville de Calègne, les Voulques, vivant dans l'eau mais pouvant communiquer de manière très sophistiquée entre eux grâce à des pouvoirs psychiques énormes (ils ont quelque chose du *Coquillage*). Dans «l'Escalier», l'eau lèche continuellement les marches d'un escalier «hautement improbable» qu'une femme monte sans arrêt; en bas, elle observe une ville engloutie (symbole d'un souvenir ou résultat d'un cataclysme? les deux paraissent plausibles). Dans *l'Épuisement du soleil*, Vrénalik est une île de grands marchands navigateurs autrefois prospères qui a été en partie détruite par l'eau, une immense marée dévastatrice provoquée par la magie d'un sorcier.

Mon but n'est pas ici de recenser l'ensemble des possibles variantes thématiques et spatiales reliées à l'eau dans *le Traversier* et le reste de l'oeuvre de Rochon, mais de montrer que, si ses ouvrages ont parfois des relents de philosophie bouddhiste frôlant l'abstraction, ils offrent en retour une gamme impressionnante de fines variations scriptu-

raires sur le thème de la quête et des transformations qu'elle permet d'opérer.

Si j'ai préféré pour ma part ses deux romans, *l'Épuisement du soleil* et *Coquillage* (qui tous deux lui ont valu le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois l'an dernier et encore cette année), c'est que Rochon gagne à développer son imaginaire, je dirais dans le temps et l'écriture, et à ne pas se cantonner, comme dans «le Labyrinthe» et «le Traversier», dans un espace où la pensée apparaît un peu diaphane. En revanche, dans des nouvelles moins désincarnées («l'Enclave», «la Nappe de velours rose» et «Au fond des yeux»), Rochon excelle à rendre, de manière lacunaire, fragmentaire mais essentielle, — comme l'exige l'esthétique de la nouvelle, — sa vision d'un monde paradoxal, ambigu et nourri d'antithèses tout à fait humaines. □

1. Esther Rochon, *En hommage aux araignées*, Montréal, l'Actuelle, 1974, 127 p. (remanié et réédité sous le titre *l'Étranger sous la ville*, Montréal, Éditions Paulines, 1986, 123 p.); *l'Épuisement du soleil*, Longueuil, Éditions le Preambule, 1985, 270 p. (Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1986); *Coquillage*, Montréal, Éditions de la Pleine Lune, 1986, 145 p. (Grand Prix Logidisque de la science-fiction et du fantastique québécois 1987).

